



NOTRE ODYSSEE

A une amie !

RÉCIT FANTAISISTE D'UNE AVENTURE VRAIE

IV.—(Suite et fin)

Quand nous fûmes descendus dans l'île, cette deuxième partie de notre promenade fut pleine d'agréments, malgré le vent qui s'élevait de plus en plus. Te le rappelles-tu ce beau bout de chemin que nous avions fait ensemble ? Nous méprisions l'orage qui grondait sur nos têtes pour aimer l'arc-en-ciel qui riait dans nos cœurs ! Le cher souvenir de cet affreux temps là, avec quel soin je le cultive !

Te rappelles-tu notre marche sur la voie ferrée, quels touristes nous faisons sous un vent violent et un ciel d'encre ? As-tu gardé mémoire de la visite que nous fîmes aux travaux du pont neuf, particulièrement de cette malencontreuse levée, par-dessus laquelle il nous fallut passer, et dont les mottes de terre fraîchement déposées—que d'audace !—voulurent disputer l'espace à ton pied, encore trop petit, dans ton mignon petit soulier ? Notre attente au quai du bateau traversier, t'en souviens-tu ? bon quart-d'heure que nous passâmes là, stationnaires, ne l'as-tu pas oublié ? Malgré ton refus de l'avouer d'abord, esquisse délicatesse ! je sentis bien que la perspective du retour te remplissait d'émotion, par un léger tressaillement qui, de temps en temps, agitait tout ton être et qui, électrique étincelle d'affectueuse sympathie, se communiquait au mien ! Un peu plus tard, dans le cours de notre promenade, tu m'as, il est vrai, confessé tes angoisses, mais lorsque je les avais devinées toutes. Tu ajoutais : " Je n'en voulais rien en dire de peur de vous importuner." Admirable discrétion que la tienne ! Pour rien au monde, tu sais, je n'aurais voulu te voir souffrir sans qu'il me fût donné de partager ta douleur, de tout tenter pour t'en alléger le fardeau !

Il arriva que nous n'embarquâmes point pour ce retour : car la pluie vint se joindre au vent pour nous en empêcher.

Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée là ?

V

Las de nous braver en vain, l'orage que nous bravions de gaieté de cœur dans notre course aventureuse, éclata à la fin. Le vent soufflait toujours bien fort : la pluie se laissa gagner et vint à sa rescousse. Elle commença fine et légère et nous osâmes l'affronter un instant. Heureusement, un toit s'offrit à nous pour nous abriter. Nous y entrâmes au moment où pouragan grandissait ; la pluie tombait plus serrée et le vent soufflait toujours.

Le lac se couvrait d'une épaisse couche d'écume vomie par les flots courroucés ; il ressemblait à une petite mer en furie. La pluie, à présent, coulait comme un torrent. . . . Ce ne fut pas long. Elle ralentit son ardeur : ce n'était que pour prendre des forces nouvelles, nous y fûmes trompés. Il fallait à vous entendre, tes compagnes et toi, profiter de ce relais, reprendre l'embarcation et repasser le lac : je m'y opposai, t'en souviens-tu ? Vous insistiez : mon compagnon se laissa gagner, je dûs céder. Le vent soufflait toujours et, réellement, ce n'était pas sans crainte que j'allais de nouveau confier notre sort aux vagues agitées. Mais vous étiez si déterminées : je fis contre mauvaise fortune bon cœur et déposai toute timidité. Le ciel vint en aide à mon pressentiment : déjà montés dans la chaloupe, nous quittions le bord. . . . Te souviens-tu de ce beau coup d'orage qui vous força à regagner bien vite l'abri protecteur que nous venions de quitter : et encore vous y arriviez tout trempés, hélas ! la pluie vous avait prévenus.

Vous, car pour moi je restai gardien de mon vaisseau, et lorsque je vous eu vus en sûreté contre la tempête, je repassai seul, sous la pluie et le vent, la nappe d'eau, si grosse d'émotions ce jour-là, qui nous séparait de notre " chez nous." J'étais heu-

reux quand je touchai la rive : je n'avais plus qu'une anxiété, celle de vous revoir en bonnes conditions. Une heure après nous étions, en effet, rassemblés au foyer de la famille : les chars et une voiture vous avaient donné raison du mauvais temps. Nous nous trouvâmes bientôt à l'aise et bien heureux du dénouement favorable de notre périlleuse expédition. Nous promîmes bien qu'aucun de nous n'en ferait de maladie et que tous en garderaient au contraire le plus vif souvenir !

Tu voulais bien me dire que toi aussi, avec celle de tes compagnes qui se trouvait être ma sœur, tu avais été bien inquiète de mon sort en me voyant voguer seul sur l'onde orageuse, sois-en remerciée !

Que nous soyions revenus tous ainsi sans encombre, après d'aussi réels dangers, de si fortes émotions, cela a pu paraître extraordinaire ; mais aussi personne n'a su combien de fois j'ai collé sur mon cœur ce béni talisman que je porte toujours avec moi, mon cher petit crucifix ; personne n'a su pourquoi j'allais faire, le surlendemain, un chemin de la croix tout spécial aux saintes et secourables âmes du Purgatoire ! Je te le dis à toi, car je sais bien que tes prières du cœur et celles de tes compagnes, que tes vœux et les leurs ont contribué fort, de leur part, au succès du voyage. Béni soit Dieu qui les a exaucés !

Pour moi, je n'oublierai jamais cette après-midi si mémorable du 14 août, avec ses émotions diverses. . . . Et toi ? . . . Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ? . . .

Le saint-Esprit

NOTES HISTORIQUES

Le 6 juillet 1888, l'hon. M. ROYAL prête serment comme lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest.

Le village SAINT-JEAN-BAPTISTE demande à être érigé en ville durant la session de 1884 du Parlement Provincial. Cette demande lui est accordée.

La MINERVE, publiée depuis neuf ans par une compagnie, devient la propriété de M. Trefflé Berthiaume en septembre 1889.

L'hon. HECTOR FABRE est né à Montréal le 9 août 1834. Il est fils de M. Raymond Fabre, ancien maire de Montréal.

Le Rév. M. CARMICHAEL, de l'église St-Georges, est le fils d'un avocat irlandais. Il reçut ses premiers ordres des mains de l'évêque Cronyn, d'Huron. Il commença ses travaux évangéliques à Clinton, comté Huron ; il y demeura neuf ans. Grâce à ses efforts, trois églises furent construites à Clinton. En 1868, il fut appelé à l'église Saint-Georges de Montréal. Ce ministre est également aimé par les Irlandais catholiques que par les protestants ; en voici une preuve. Lors de son départ pour Hamilton, où il occupa une charge pendant quelque temps, les Irlandais catholiques lui présentèrent une adresse pour le féliciter et le remercier des efforts qu'il avait faits pour entretenir la bonne harmonie entre catholiques et protestants. Entre autres, l'adresse portait les signatures suivantes : M. Coyle, président de la Société Saint-Patrice ; M. Wilson, président de la société nationale Saint-Patrice ; hon. Thomas Ryan, B. Devlin, député, E. Murphy, M.-P. Ryan, W.-H. Hingston, Owen McGarvey, etc. M. Carmichael fut chapelain de l'évêque métropolitain et chanoine rural à Hochelaga. En 1878, il est nommé à l'église de l'Ascension à Hamilton, mais il y demeura peu de temps et il revint à l'église Saint-Georges à Montréal, qu'il n'a pas quitté depuis. M. Carmichael est un homme aimable et délicat ; de plus un littérateur estimable et un conférencier de premier ordre.

NOTA.—Dans l'article intitulé *Toujours français*, il faut lire, au quatrième paragraphe, 3^{me} lignes : " oppresseurs," au lieu de : " offenseurs."

ment beaucoup plus considérable que celui qui vient d'avoir lieu, mais qui n'a pas coûté de pertes de vie.

Le 18 septembre 1823, vers trois heures de l'après-midi, soit par une éruption volcanique, soit par un tremblement de terre, soit par les matières aqueuses qui se trouvaient entre un lit de terre glaise et un lit de sable, il s'est fait dans les concessions de la paroisse de Champlain, sur les bords de la rivière de ce nom, au lieu appelé village d'Hayotte, un éboulis de terre dans la rivière et sur ses bords, à quelques arpents au-delà de la rivière, renversant, arrachant dans sa chute les arbres, les granges et tout ce qui se trouvait sur son passage. La terre ainsi bouleversée est d'environ deux cent sept arpents en superficie, et l'espace parcouru par cet énorme masse est de cinq à six arpents. Les terres ébouloées ont couvert près de vingt-six arpents de la rivière. La collision de ces deux corps s'est faite avec la rapidité de l'éclair, et a occasionné un bruit épouvantable avec une odeur de soufre et de bitume qui ne laissait qu'à peine respirer les gens du lieu, qui furent témoins de cette petite révolution de la nature.

Un nommé Joseph Dubé, se trouvant sur ce terrain lors de l'éboulement, a été transporté sur les serres à cinq ou six arpents du lieu où il était. On l'a trouvé enterré jusqu'au cou, mais il a été retiré parfaitement sain.

* * On voit des choses très curieuses en notre pays de liberté.

Il y a quelques jours, les gouverneurs du collège des médecins et chirurgiens, se sont réunis afin de s'occuper d'affaires de profession.

Un jeune homme, reçu médecin, muni de son diplôme de docteur en médecine, s'est présenté, et a demandé la licence réglementaire pour exercer la profession qu'il a étudiée. . . . et grand fut son étonnement en se la voyant refuser.

—Mais, je suis médecin, dit-il, j'ai été reçu par une faculté de médecine du Canada.

—C'est vrai, mais on ne peut pas vous permettre d'exercer votre profession.

—Suis-je incapable ? m'avez-vous refusé mon diplôme ?

—Non, mais vous n'avez pas suivi le filier réglementaire. Vous n'avez pas été admis à l'étude de la médecine.

—Cependant, j'ai suivi vos cours, vous m'avez donné vous mêmes des leçons. J'ai passé mes examens, enfin, je le répète j'ai été jugé digne de recevoir le diplôme de docteur en médecine, et vous me l'avez donné.

—Tout ce que vous nous dites est parfaitement exact, mais nous n'y pouvons rien, et il n'y a qu'un moyen de vous tirer d'affaire, c'est de demander à la législature la permission de passer l'examen d'admission à l'étude.

Si ce fait, qui m'a été dit par un médecin, est vraiment vrai, c'est renversant.

Leon Sidney

LES LOISIRS D'UN HOMME DU PEUPLE

Sous le titre *Entre Nous* M. Louis-H. Fréchette, poète lauréat de l'Académie française, a écrit les lignes suivantes dans l'*Electeur* (15 décembre 1888), à propos du livre publié par notre collaborateur, M. G.-A. Dumont :

Les *Loisirs d'un Homme du Peuple*, tel est le titre d'un volume fort intéressant dû à la plume de M. G.-A. Dumont, et publié par MM. Dumont, libraires, Montréal.

C'est un recueil d'articles de genre et d'études sur divers sujets.

Il y a de tout dans ces 217 pages in-18 Jésus : histoire, science, littérature, économie politique et même questions sociales.

Voilà ce qui s'appelle employé noblement ses loisirs, et pour un homme du peuple, comme il s'intitule, M. Dumont pourrait enseigner bien des choses à l'immense majorité de ceux qui se targuent d'occuper un rang plus élevé dans le monde.

Son petit ouvrage est rempli de bonnes choses bien choisies et bien dites, —et c'est là un compliment beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air.